Mais quand ils ont compris le danger de ses desseins, non moins coupables que chimériques, ils se sont éloignés de lui, ils l'ont délaissé. C'est alors que Jésus, qui était trop habile pour ne pas prévoir cette hostilité, s'est tourné vers le peuple; thaumaturge adroit, il a essayé de frapper les esprits par des prodiges et des actions extraordinaires. Il se garde bien de faire ses miracles devant les pharisiens, qui auraient vite dévoilé l'imposture; il a soin de les opérer toujours en présence des gens ignorants et crédules. « Tous ceux qui appuient leurs idées sur des miracles s'adressent au bas peuple et se méfient des hommes éclairés. C'est ce que Jésus a fait. » Et par là, il conquiert, en effet, la sympathie des masses dont il recherche volontiers la société. Quels sont ses compagnons ordinaires? Des péagers, des hommes de rien, des gens de mauvaise vie. Ses apôtres, qui sont-ils, sinon des pêcheurs, des ouvriers, de ces misérables « qui, dans une révolution, n'ont rien à perdre et tout à gagner? » En voyant ses succès auprès des foules, les pharisiens décident qu'il y a péril imminent pour la nation à laisser vivre plus longtemps un tel agitateur, et ils le livrent à Pilate, aux acclamations de la populace de Jérusalem.

Jésus mort, le rêve des apôtres était déçu, leurs espérances détruites; ils auraient dû retourner à leurs péages ou à leurs filets. Mais on ne rompt pas facilement avec des habitudes d'oisiveté; leur amour-propre aurait trop souffert, s'ils avaient dû reprendre leur premier état : ils inventèrent alors que Jésus était ressuscité; qu'il avait promis de revenir sur les nues, et, à l'exemple de leur maître, ils prêchèrent le communisme. Ainsi, sans travailler et sans s'exposer à de graves châtiments, ils vécurent entourés de la considération de leurs partisans et à l'abri de la misère. A l'appui de ces assertions, l'auteur oublie de citer les supplices d'Etienne, de Jacques et de Paul.

On ne s'attend pas à ce que nous discutions cette thèse; il suffit, nous semble-t-il, de l'exposer. Toute la démonstration, en définitive, se réduit à ceci : les Juifs attendaient un Messie politique, les apôtres ont cru que Jésus était ce Messie; donc le but de Jésus était politique. Mais où donc l'a-t-il déclaré? Où donc trouve-t-on, dans les Evangiles, un mot, un seul, qui autorise à lui prêter des pensées de révolution sociale? Où donc rencontre-t-on un encouragement pour ces espérances messianiques charnelles? Quand ses disciples se disputent la prééminence, ne les rappelle-t-il pas à l'humilité? Ne les réprimande-t-il pas de ce qu'ils ont le cœur endurci? Et si vous voulez que son royaume soit de ce monde ou du moins doive être de ce monde, que faites-vous des paraboles où est exprimée, d'une manière si claire, la nature spirituelle du règne de Dieu? Comment expliquer la similitude du grain de sénevé qui doit devenir un grand arbre? Comment se débarrasser de ces paroles : « Le royaume de Dieu ne viendra point avec éclat; et on ne dira point : Le voici qui est ici ou le voilà qui est là; car le règne de Dieu est au dedans de vous? »

Au fait, M. Rabbinowicz ne sera jamais arrêté par les textes. De cette parole dure, il est vrai de Jésus à la Chananéenne : « Il n'est pas juste d'enlever le pain aux enfants pour le donner aux petits chiens, » il tire cette conclusion : Jésus considère tous les peuples, hormis le peuple juif, comme des chiens. Si Jésus dit : « Faites-vous un trésor dans les cieux, » M. Rabbinowicz traduit : Mettez votre argent dans la caisse commune. Ailleurs, il est question de la réponse de Jésus aux disciples de Jean, que la plupart des commentateurs prennent dans un sens allégorique : « Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les morts ressuscitent, » et l'auteur arrête ici la citation, parce qu'il tient à montrer que Jésus s'appuie uniquement sur des miracles pour légitimer sa mission. Alors même qu'il aurait ajouté la magnifique parole qui termine ce passage : « L'Evangile est annoncé aux pauvres, » il n'aurait pas manqué d'en faire un grief contre Jésus. On a pu s'apercevoir qu'il n'a pas pour le peuple une sympathie exagérée. Il ne peut pardonner au Christ d'être allé vers les faibles, les petits, les opprimés. Et cependant, M. le docteur Rabbinowicz exalte dans sa préface la Révolution française, pour avoir effacé toutes les distinctions de naissance et de caste et pour avoir rendu à chacun ses droits, sa grandeur et sa dignité. Mais ce qui est digne d'éloges chez les hommes de 1789 devient condamnable chez le Christ. Telle est la logique des orthodoxies. Cependant, à côté de l'erreur de l'ensemble, se trouvent des remarques de détail assez judicieuses, dont le biographe de Jésus devra faire son profit. Le livre n'a rien de saisissant ni d'éloquent; il a plutôt les allures d'une dissertation ou d'un commentaire.

Jésus de Nazareth, par T. Keim, professeur à l'université de Zurich, en allemand (Zurich, 1867, 1 vol. in-8°).

M. Keim commence par l'étude des documents qui doivent servir à la composition de sa biographie. Nous avons d'abord les sources d'origine juive et celles d'origine païenne. L'Ancien Testament tout entier, le Talmud, Philon, Josèphe, Tacite, Suétone, Pline le Jeune peuvent fournir d'utiles renseignements. Mais c'est surtout le Nouveau Testament qui sera la source la plus abondante et la plus sûre. Les Epîtres de Paul, de tous les écrits du Nouveau Testament les plus anciens et les moins contestés, fournissent aux recherches une base solide. L'Evangile de Matthieu, écrit vers l'an 70, mérite confiance, malgré les éléments légendaires qu'on y rencontre. Luc, composé vers l'an 90, doit être consulté avec précaution et ne doit que rarement être préféré à Matthieu. Quant à Marc, le professeur de Zurich l'estime de beaucoup postérieur aux deux autres, et par conséquent lui accorde moins de valeur. Il se prononce résolûment contre l'authenticité du quatrième Evangile.

C'est en Galilée que vivait la famille d'où sortit Jésus. M. Keim croit, malgré les assertions contraires, qu'elle descendait de la race royale de David. Les contemporains de Jésus, amis et ennemis, le regardent comme le fils de Joseph et de Marie; Matthieu parle de sa conception miraculeuse; le quatrième Evangile, tout en maintenant sa naissance naturelle, affirme sa préexistence comme personne divine. M. Keim se range à la première opinion, estimant que les points de vue de Matthieu et de Jean sont dénués de fondement historique et choquent la raison. L'annonciation, l'adoration des mages et des bergers, la manière miraculeuse dont Jésus aurait échappé à la persécution d'Hérode présentent tant de difficultés au point de vue de la vraisemblance, qu'on est forcé d'y voir des légendes et des mythes. Le lieu de naissance de Jésus paraît être Nazareth. Le récit de Luc à propos du voyage à Bethléem est en contradiction avec l'histoire. Quant à la date de sa naissance, elle paraît impossible à fixer. On n'est d'accord ni sur l'année ni sur le mois, encore moins sur le jour. Le voyage de Jésus à Jérusalem avec ses parents à l'âge de douze ans peut être considéré comme authentique.

Comment Jésus est-il devenu ce qu'il a été? Il reçut d'abord une éducation pieuse dans sa famille, apprit à lire et peut-être à écrire, fut instruit dans la synagogue des doctrines des scribes et des pharisiens et ne paraît avoir eu aucun rapport avec les esséniens. De bonne heure, l'observation de lui-même et des autres lui donna une profonde connaissance de la nature et de Dieu, et son idéal est de réaliser la communion parfaite avec Dieu. La sublimité de sa vie a fait croire à la beauté de ses traits. De fait, nous ne savons rien de sa figure et de son corps. Jusqu'à l'époque de son ministère, il paraît avoir travaillé de ses mains, se développant intérieurement, se donnant toujours plus à Dieu. Ce fut la raison de son célibat.

Son ministère fut précédé par la prédication de Jean-Baptiste. Tout ce qui est raconté par Luc de la naissance de celui-ci doit être rejeté dans le domaine de la légende. On sait quels furent les premiers succès du Précurseur. Jésus lui-même se rendit au Jourdain et y reçut le baptême. C'est là, sans miracle, mais à la suite d'une lutte intérieure et quand la vue des besoins du peuple lui eut inspiré une décision, qu'il eut conscience de sa dignité messianique. La tentation au désert doit être considérée comme une réalité symbolique. En revenant du désert, Jésus commença son ministère à Capharnaüm. Les noces de Cana, si peu historique qu'en soit le récit, sont un emblème de cette première activité du Christ. C'est là que se termine ce volume.

On a pu s'apercevoir avec quelle science l'auteur procède et avec quelle défiance il aborde les récits miraculeux. Cependant, dans ses conférences sur *le Christ historique*, il semble disposé à admettre le surnaturel dans des cas excessivement rares : « C'est un préjugé de la raison, dit-il, que de fermer hermétiquement la série des causalités de la nature aux interventions de l'activité divine. » Et, en effet, dans ce même ouvrage, il affirme sa croyance à la résurrection de Jésus, ou pour mieux dire à une apparition de Jésus dans un corps transfiguré, d'une nouvelle nature. Néanmoins, il reconnaît que cette résurrection ne peut pas positivement se démontrer; il admet même, jusqu'à un certain point, la possibilité d'expliquer les récits des Evangiles par de pures visions; il ne conteste pas enfin que ce corps transfiguré, d'une nouvelle nature et qui n'avait pu être de la part des disciples l'objet d'une perception matérielle, pouvait fort bien être apparu sans que le corps crucifié sortît de son sépulcre. Depuis, dans un rapport présenté aux conférences pastorales suisses sur la signification religieuse des faits fondamentaux du christianisme, il a accentué sa croyance à la résurrection matérielle du Christ. Quant à l'ascension, il l'interprète comme un symbole matériel d'un fait purement spirituel.

Un juge dont nul ne saurait récuser la compétence en ces matières, le célèbre Strauss, a porté sur Keim le jugement suivant : « Il vous plaît et vous charme par l'indépendance et la finesse de son analyse, quand il suit les vues et les convictions de Jésus, qu'il en montre la naissance et la formation, qu'il y fait la part du milieu, celle de l'observation et de l'expérience personnelles et qu'il rattache le grand acte de sa vie à une succession de crises intérieures. » Mais ce que Strauss lui reproche avec quelque raison, ce sont ses hésitations, ses incertitudes, ses inconséquences, ses contradictions.

Jésus-Christ (HISTOIRE DU DOGME DE LA DIVINITÉ DE), par Albert Réville (Paris, 1869). L'objet de cet ouvrage intéressant est de montrer que le dogme orthodoxe de la divinité de Jésus-Christ n'a rien de primitif; qu'en particulier Jésus lui-même, le siècle apostolique et les deux siècles suivants s'en sont passés; qu'il s'est formé, non de toutes pièces, mais peu à peu et sous l'influence de divers principes, les uns de l'ordre le plus élevé, les autres d'un caractère moins qu'édifiant; qu'en un mot ce dogme a son histoire dans l'intérieur même de la chrétienté. M. Réville divise cette histoire en trois périodes. Il y a une première période d'incubation et de lente formation, qui part des premiers jours du christianisme et s'achève à peu près vers le temps où commence le moyen âge; puis une période d'immobilité triomphante, qui se termine au XVIe siècle; une période enfin de transformation lente et de décadence, qui commence à la Réforme et se continue de nos jours. Jetons un coup d'œil sur la première période, qui est à nos yeux la plus intéressante, et qui tient la plus grande place dans l'ouvrage.

Une des erreurs que l'on commet le plus habituellement, c'est d'appliquer à la primitive Eglise les idées qu'on s'est faites, qu'on a dû se faire plus tard de l'orthodoxie chrétienne. Il faut bien comprendre qu'à ces époques reculées, la théologie n'est pas faite; elle se fait : elle n'a rien encore de la précision, de la rigidité qu'elle doit acquérir dans la suite, elle n'est pas encore passée, si l'on peut ainsi dire, de l'état fluide à l'état solide; c'est un organisme qui vit et qui croît; ce n'est pas encore un monument qui dure et qui ne change pas. Au sein de l'Eglise naissante, on voit se produire de grands courants d'idées qui ouvrent à son développement des voies diverses, qui apportent au dogme futur les matériaux entre lesquels il devra choisir, mais dont aucun ne présente le caractère de révolte contre un dogme fixé et depuis longtemps établi. S'il est une conception qui, dans la doctrine chrétienne, mérite le nom de centrale, c'est l'idée qu'on doit se faire de la personne du Christ, des rapports de cette personne avec Dieu et avec l'humanité. Telle théorie du Christ, tel christianisme. Eh bien, il est facile de suivre les développements de la christologie depuis le Ier jusqu'au IVe siècle. On voit la figure du Christ s'élever, grandir de plus en plus dans les esprits et dans les cœurs. Au Ier siècle, le Christ se montre avec des traits sémitiques : c'est le prophète par excellence, le Messie. L'Evangile de saint Marc, le plus ancien, selon toute apparence, ne voit en Jésus de Nazareth qu'un prophète puissant en œuvres et en paroles, fait par Dieu Christ et Seigneur. Il est difficile qu'une interprétation, affranchie de toute hypothèse dogmatique, accorde à l'expression *fils de Dieu*, telle qu'elle est employée dans les trois premiers Evangiles, le sens transcendant, métaphysique qu'elle présente dans le quatrième. Avec le quatrième Evangile (au IIe siècle, suivant la critique rationaliste), Jésus devient le Verbe incarné; l'hellénisme s'est en quelque sorte emparé du Christ sémitique, se l'est assimilé; la folie de la croix et la sagesse grecque se sont unies, et de cette union est née la théologie proprement dite. Deux sentiments également chrétiens sont alors en présence, le sentiment de l'unité divine, qui est la tradition de la religion nouvelle, son point de départ, et le sentiment de la glorification du Christ, qui est en quelque sorte le principe de sa vie et de son expansion. Elle fait effort, d'une part, pour ne pas laisser échapper le monothéisme, pour le retenir dans sa pureté, comme elle l'a reçu du judaïsme; d'autre part, elle tend à affirmer d'une manière de plus en plus absolue la divinité de son fondateur. Au IIIe siècle, la lutte s'engage entre ces deux sentiments. C'est l'époque où de grands systèmes unitaires s'efforcent, pour ainsi dire, de barrer le chemin au dogme de la Trinité. M. Réville fait remarquer que cet unitarisme primitif revêtit deux formes bien distinctes, l'une tendant à supprimer la personnalité du Verbe pour n'en faire qu'un mode, une détermination de l'Etre divin se révélant en Jésus-Christ; l'autre cherchant, comme l'unitarisme moderne, à maintenir l'humanité réelle de Jésus, quitte à préciser ensuite comment, dans cet homme réel et semblable à nous, Dieu s'était manifesté aux autres hommes. Condamné sous ces deux formes à la fin du IIIe siècle, l'unitarisme se releva, avec Arius, au commencement du IVe siècle, et disputa quelque temps l'empire à l'orthodoxie trinitaire. Mais il luttait contre le flot montant de la piété et de l'adoration : il dut succomber. « La multitude chrétienne, dit très-bien M. Réville, ne comprenait rien aux débats des docteurs. Elle comprenait fort bien qu'aux yeux des ariens Jésus était moindre qu'aux yeux des orthodoxes. Il lui semblait donc qu'on était meilleur chrétien de ce dernier côté... L'histoire du culte de Marie offre un parallèle des plus instructifs à celle de la divinité de son fils. De nos jours, et malgré les très-puissantes raisons que l'ancienne orthodoxie catholique pouvait alléguer, la grande majorité des catholiques fervents s'est déclarée pour le dogme de l'immaculée conception, sans bien savoir au juste ce dont il s'agissait, mais avant tout parce que la dévotion profonde à Marie trouve plus de satisfaction à proclamer cette doctrine qu'à la nier. »

On voit par là que le dogme de la divinité de Jésus-Christ a son histoire et qu'il n'est pas né aux premiers jours du christianisme; qu'il s'est formé, non de toutes pièces, mais peu à peu et sous l'influence de motifs divers. Lors même qu'il viendrait à disparaître, il ne faudrait pas conclure que la religion chrétienne disparaîtrait avec lui. « Né sans lui, l'Evangile est parfaitement en état de lui survivre, comme, du reste, il lui survit déjà dans l'âme de nombreux chrétiens des deux côtés de l'Atlantique. » L'unitarisme, qui a été la religion des Milton, des Locke, des Channing, des Parker, n'a pas encore porté ses fruits. « Les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation, formés par le catholicisme, modifiés par la Réforme, dissous par la critique socinienne, inacceptables pour la raison, démentis par l'histoire, ont fait leur temps, et les éléments de vérité qu'ils renferment doivent revêtir d'autres formes et rentrer dans une autre conception des choses... La chrétienté a épuisé tout ce que pouvait lui fournir la foi en Jésus, elle doit revenir à la foi de Jésus. »

C'est la thèse, comme on sait, du protestantisme libéral. Les représentants de la libre pensée et ceux de l'orthodoxie l'estiment fausse et illusoire; mais on s'accorde, en général, à reconnaître la science profonde dont l'auteur a fait preuve dans cet ouvrage. M. Vacherot, dans sa polémique avec le Père Gratry, a pris ce volume pour type de la science théologique contemporaine. Ce jugement dit tout. On peut regretter seulement que la forme ne soit pas constamment à la hauteur du fond et que ce livre, si remarquable par la clarté des idées, la profondeur des vues et la sûreté des informations, soit déparé çà et là par quelques négligences de style.

Jésus-Christ (ESSAI SUR LE CARACTÈRE DE), par M. Roger-Hollard (Paris, 1 vol. in-12). Après une courte introduction destinée à indiquer le but qu'il poursuit, l'auteur, qui appartient à la nouvelle école orthodoxe protestante, détermine l'emploi qu'il entend faire des documents évangéliques. De tous, celui qui lui paraît le plus précieux, c'est le quatrième Evangile, qui nous fait le mieux pénétrer, dit-il, dans la personnalité de Jésus.

Une fois ces principes posés, M. Roger-Hollard aborde le sujet même de son étude. Tout caractère humain a une histoire, et Jésus n'échappe point à cette règle. Cependant, il faut ici s'entendre. « Dans le cas où nous voudrions demander si, à une époque donnée de sa vie, Jésus n'aurait point traversé quelque crise intérieure dont il serait sorti en rompant avec son passé, nous aurions à répondre sans hésiter : Non, à ce point de vue, le caractère de Jésus ne s'est point développé. Nous savons fort peu de chose sur la période de sa vie qui a précédé celle de son activité publique, mais ce que nous en savons, et *le silence même qui entoure pour nous cette période*, nous laisse une impression pleine de paix et d'harmonie. Nulle part, en outre, Jésus ne fait sur son passé le moindre retour qui ressemble à un regret, encore moins à un remords. » Mais ce n'est pas à dire pour cela que le caractère de Jésus n'ait pas connu de développement. « Nous croyons, au contraire, qu'il se développa, dans le sens le plus vrai, le plus élémentaire de ce mot, c'est-à-dire que, selon la loi de tout ce qui a vie en ce monde, riche, dès l'abord, de tous ses éléments, il les manifesta graduellement dans toute leur lumière. »

Le milieu où il vécut, la famille où il fut élevé, les sectes religieuses de son pays, tout cela exerça sur lui une grande influence. Il éprouva de grandes tentations, mais il en sortit victorieux. « Si les tentations qu'il eut à subir furent réelles, les victoires qu'il remporta durent avoir la même réalité; chacune d'elles l'enrichissait. » Puis, considérant cette personnalité éminemment religieuse et morale, M. Roger-Hollard est frappé par-dessus tout de l'harmonie admirable de son caractère. Nous ne le suivrons pas dans ses développements et nous indiquerons simplement ses conclusions. « Jésus appartient à l'histoire, telle est la première conviction que notre étude a fortifiée en nous. L'histoire ne saurait l'expliquer, telle est la seconde..... Après avoir recherché quels éléments de développement Jésus avait trouvés autour de lui, nous l'avons considéré dans la plénitude de sa force et nous avons compris une fois de plus que toute tentative faite pour expliquer Jésus par la terre était frappée d'avance de stérilité. » Donc, si Jésus ne s'explique point par la terre, c'est qu'il vient du ciel, c'est qu'il est Dieu.

Nous ne voulons point discuter cette conclusion. M. Roger-Hollard pense qu'on ne peut accorder le respect au Christ et lui refuser l'adoration. Mais il nous semble que cette conséquence dépasse les prémisses. De ce qu'un homme nous présente un type de sainteté unique, si l'on veut, s'ensuit-il qu'il soit réellement Dieu? Et l'on remarquera ici que nous ne connaissons pas toute la vie de Jésus et que les Evangiles sont beaucoup moins des biographies que des apologies.

Jésus (HISTOIRE RELIGIEUSE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA COMPAGNIE DE), ouvrage de

M. J. Crétineau-Joly (Paris, 1845, 5 vol. in-8°). Eugène Sue, dans un roman populaire, de forme presque abrupte, mais d'une vigueur incontestable, et dont le succès fut immense, avait achevé par le journal ce que Pascal avait commencé par ses *Lettres provinciales*. Le coup fut terrible; les jésuites à terre cherchèrent longtemps l'homme qui les vengerait et crurent l'avoir trouvé : M. Crétineau-Joly, auteur d'une *Histoire de la Vendée militaire*, remarquable par une certaine force de style, et surtout par sa partialité en faveur des chouans, fut choisi pour exercer cette vengeance. On lui confia la rédaction de l'*Histoire de la compagnie de Jésus*. L'auteur débutait par des promesses : « Je serai impartial, disait-il; historien, je resterai dans l'histoire, ne m'attachant qu'à la vérité, ne cherchant, à l'aide de faits incontestés et incontestables, qu'à déduire des conséquences logiques, et ne me formant une opinion que sur l'examen le plus consciencieux. » Il est difficile d'admettre que cet examen consciencieux ait pu ne donner jamais à l'auteur que des idées favorables sur les jésuites; en tout cas, s'il lui en a fourni d'autres, nous accusons formellement M. Crétineau-Joly de les avoir gardées pour lui. Son livre n'est qu'un panégyrique outré de la fameuse compagnie. Nous voudrions bien ne voir en cela aucune espèce de parti pris; nous voudrions pouvoir admettre, sinon l'innocence immaculée des disciples de Loyola, au moins la parfaite impartialité de leur historien; malheureusement, il a pris la peine au début d'exposer des opinions évidemment indépendantes de tout « examen consciencieux. » Nous citons : « En se plaçant à la tête des idées et de la civilisation, en sachant, même par les difficultés apportées à l'admission dans leur ordre, accaparer et soumettre les intelligences au joug d'une obéissance passive, en se rendant populaires par l'aménité et par la discrétion, en unissant la science de Dieu à celle des hommes, ils sont arrivés à dominer les peuples. » M. Crétineau-Joly trouve dans ce résultat un sujet inépuisable d'admiration, et ne nous laisse aucune illusion sur sa résolution bien arrêtée de faire l'éloge de tout ce qu'avait raillé Pascal, de tout ce qu'Eugène Sue avait peint avec des couleurs si sombres. L'esprit d'intrigue et de dissimulation est, non pas nié dans ce livre, mais expliqué, justifié, admiré. Cela suffit : il est impossible de reconnaître aucune valeur critique à cette histoire des jésuites.

Elle a un autre but : elle a réuni un grand nombre de documents véritablement inédits, et qui, reconnaissons-le, ne sont pas tous favorables à la compagnie de Jésus. Il y avait certes une certaine impartialité à les reproduire, même en déguisant leur portée ou en en dénaturant le sens.

M. Crétineau-Joly ne s'est pas borné à cette apologie des jésuites. Un fait grave dans l'histoire de la compagnie de Jésus, c'est sa condamnation et sa suppression par un pape d'ailleurs vénérable à tant d'égards. M. Crétineau-Joly a voulu aborder en face cette grave question, et a écrit un livre spécial intitulé : *Clément XIV et les jésuites*. Il fallait choisir entre le pape ou la société; le pieux auteur n'a pas hésité à sacrifier le pape. Avec une désinvolture qui aurait lieu d'étonner, si l'on ne savait que les partisans des jésuites n'hésitent jamais à mettre au-dessus de tout leur affection pour les fils de Loyola, M. Crétineau-Joly conclut carrément : « Clément XIV sacrifia l'honneur, la dignité du siége apostolique à des considérations humaines; il s'annihila sous la main des princes et de leurs diplomates. Son pontificat restera dans l'histoire plutôt comme un monument de faiblesse que comme une terrible leçon donnée à ses successeurs, qui n'en auront sans doute aucun besoin. La foi des peuples a été assez éprouvée et un nouveau Clément XIV est impossible. » Un catholique ne se fût jamais permis d'adresser à un pape, fût-il un Borgia, un reproche de défection ou d'indignité aussi caractérisé, si ce pape n'eût eu le tort, plus grave aux yeux des jésuites que les crimes les plus affreux, de maltraiter les jésuites.

Jésus-Christ en Flandre, roman par H. de Balzac. V. ETUDES PHILOSOPHIQUES.

Jésus chassant les vendeurs du temple, tableau de Jordaens; musée du Louvre. A gauche, un jeune nègre tenant un âne, une vieille femme qui met des volailles dans une cage. Au milieu, un groupe confus dans lequel on remarque un âne, un chien qui aboie, un mouton, un jeune garçon renversé, un homme qui tombe en criant avec le banc sur lequel il était assis, une femme avec son enfant qu'elle allaite. A droite, le Christ armé d'un fouet. A la porte du temple, une femme portant des légumes sur sa tête, deux vieillards dont on ne voit que la tête, un homme appuyé sur un bâton et un enfant qui met des poulets dans un panier. Au fond, deux publicains assis devant un bureau placé entre deux colonnes, et un homme qui observe cette scène du haut d'une sorte de piédestal. « Ce tableau n'a de religieux que le nom et le sujet, dit M. Viardot; c'est une scène de comédie, ou, si l'on veut, de sarcasme; car on prétend que Jordaens, passé à la religion réformée, voulait peindre allégoriquement Luther châtiant l'Eglise romaine. C'est aussi une espèce de tableau de basse-cour comme le Bassan ou Hondekoeter eussent pu le concevoir. Mais il est peint, d'ailleurs, avec la plénitude, la fougue et l'énergie outrées qui sont habituelles à Jordaens, plus outrées que celles même de Rubens à sa première époque. »

Jésus guérissant les malades, tableau de Jouvenet; au Louvre. Une inscription, tracée par l'artiste au bas de cette toile, nous apprend que le sujet est emprunté au chapitre XIV de l'Evangile de saint Matthieu : « Ensuite, ayant traversé le lac, ils entrèrent dans la terre de Génésareth. Les habitants du lieu, voyant que c'était Jésus, envoyèrent dans tout le pays; et on lui présenta tous les malades, le priant de permettre qu'ils touchassent seulement le bas de sa robe. Et tous ceux qui y touchèrent furent guéris. » Au milieu de la composition, le Christ, suivi de ses disciples, étend la main sur des malades couchés par terre autour de lui. Un de ces malheureux est étendu sur un brancard; un autre se trouve encore sur le cheval qui l'a amené. A gauche, on aperçoit le lac et un bâtiment à la voile.

Ce tableau, daté de 1689, décorait autrefois le chœur de l'église des Chartreux, à Paris. L'auteur du *Voyage pittoresque de Paris* (1770) assure que « c'est un des plus beaux ouvrages de Jouvenet pour l'expression, la correction du dessin et la grande machine (*sic*), en quoi ce peintre excelloit. » L. Desplaces et P. Aveline ont gravé cette belle peinture. Le musée de Lille en possède une répétition qui fut faite par Jouvenet pour être reproduite en tapisserie aux Gobelins.

Parmi les autres artistes qui ont représenté *Jésus guérissant les malades*, nous citerons : Pierre Dulin (gravé par Cochin), Dietrich (galerie de Dresde), P. Orrente (musée du Belvédère), Benj. West (tableau à la National-Gallery, gravé par Ch. Heath), et Rembrandt. L'œuvre de ce dernier est une eau-forte connue sous le titre de la *Pièce aux cent florins*; nous avons donné au mot CHRIST une description de ce morceau célèbre. D'autres estampes sur le même sujet ont été gravées par Dom. Campagnola (1517), Dietrich, F. Bertelli (d'après P. Farinati), J.-Ph. Le Bas (copie de l'eau-forte de Rembrandt). Un artiste contemporain, M. J. Richomme, a peint *Jésus guérissant une femme malade*. La *Guérison de la belle-mère de Pierre* (S. Luc, I), a été peinte par Paul Véronèse dans un tableau qui appartient au Louvre, et qui a été gravé dans le recueil de Landon.

D'autres guérisons miraculeuses opérées par Jésus ont été retracées par divers artistes. Nous avons décrit au mot AVEUGLE le chef-d'œuvre de Poussin, représentant la *Guérison des aveugles de Jéricho*. Le même sujet a été peint par Et. Villequin (au Louvre), Nic. Colombel (gravé par Mich. Dossier, 1742), Alexandre Desgoffe (église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Paris). La *Guérison de l'aveugle-né* (S. Jean, IX) a été représentée par L. Carrache (gravée par P. Fontana), Lucas de Leyde (un des tableaux les plus importants du maître, au musée de l'Ermitage), Le Moine (tableau placé autrefois dans l'église Saint-Martin-des-Champs), Léandre Bassan (musée de Dresde), J.-W. Baür (estampe), P.-C. Marquis (tableau exposé en 1855), etc. La *Guérison de l'aveugle de Bethsaïde* (S. Marc, VIII) a été peinte par Gasp. de Witte (musée d'Anvers); celle de l'*Hémorroïsse* (S. Marc, V, et S. Luc, VIII), par L. de Boullongne (autrefois dans l'église des Chartreux, à Paris); celle d'un *Possédé*, par Fr. Vanni (tableau daté de 1593, église Saint-Dominique, à Sienne) et par H.-J. Forestier (Salon de 1827), celle des *Lépreux* (S. Luc, XVII), par le Parmesan (gravé par Nic. Vicentino); celle du *Paralytique*, par Bon Boulogne (gravé par J. Langlois), J. Restout (au Louvre, gravé par Tardieu), Michel Corneille (gravé par J. Marielle), Jouvenet (autrefois à la cathédrale de Paris, gravé par Vermeulen), Van Dyck (gravé par P. de Jode), A. Elsheimer (gravé par W. Hollar), P. van Lint (musée du Belvédère, à Vienne), Fr. da Nanto (gravé par A. Andreani), Chabord (Salon de 1827), etc.

Un artiste contemporain, M. Perin, a exécuté dans une chapelle de l'église de Notre-Dame-de-Lorette, à Paris, une peinture murale représentant *Jésus guérissant les aveugles et les sourds*.

Jésus endormi dans la barque pendant la tempête, tableau d'Eugène Delacroix. Le sujet de ce tableau est tiré de l'Evangile de saint Marc (ch. IV) : « Comme Jésus était déjà dans la barque, ils l'emmenèrent; et d'autres embarcations encore l'accompagnaient. Cependant, il s'éleva un vent impétueux qui poussait les vagues dans la barque, en sorte qu'elle s'emplissait d'eau. Jésus était à la poupe et dormait. Ils l'éveillèrent et lui dirent : « Maître, nous laisserez-vous périr? » Les vagues hautes, bouillonnantes, soulèvent et secouent la barque fragile; le vent déchire la voile à laquelle deux des disciples se cramponnent, tandis qu'un troisième cherche à l'amener au moyen d'un cordage. Le pilote a peine à se maintenir sur son banc. Deux disciples, dont l'un tient une espèce de trident, se précipitent, effarés, vers Jésus. Ces divers personnages sont de petites dimensions; à défaut d'élégance et de finesse dans les lignes, ils ont une grande vérité de mouvement. Mais ce qui est surtout admirable dans cette peinture, c'est l'harmonie puissante qui règne entre les figures, les eaux, dont la couleur verdâtre est superbe, le ciel chargé de sombres nuages et les montagnes, d'un vert sombre, qui se dessinent à l'horizon.

Ce beau tableau, daté de 1853, a été payé 27,500 francs à la vente Carlin, en 1872.

Une peinture de L. Backhuizen (1704), sur le même sujet, a figuré à la vente Van Cleef en 1864.

Jésus et Pierre marchant sur les eaux, tableau de M. Gustave Brion. On lit dans l'Evangile de saint Matthieu (ch. XIV) que les disciples, qui étaient dans une barque sur la mer de Tibériade, virent Jésus venir à eux, la nuit, en marchant sur les eaux, et furent saisis d'épouvante, le prenant pour un fantôme. « Aussitôt Jésus leur dit : « C'est moi, » rassurez-vous. — Seigneur, lui répondit » Pierre, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à » vous sur les eaux. — Venez, » lui dit-il. Et Pierre, étant descendu de la barque, marcha sur l'eau pour aller à Jésus. Mais, comme le vent était fort, il prit peur, et, commençant à enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauvez-» moi! » Au même instant, Jésus, étendant la main, le soutint et lui dit : « Homme de » peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » Telle est la scène que M. Brion a retracée. A l'exemple de Delacroix (v. l'article précédent), il a donné moins d'importance aux figures qu'à la mer, dont il a rendu, d'une manière remarquable, les souples ondulations, les teintes glauques et changeantes, la profondeur, l'immensité.

Ce tableau a été justement remarqué au Salon de 1863 et à l'Exposition universelle de 1867.

Le même sujet a été peint par Salvator Rosa (musée de Naples), Hans Schauffelein (musée de Munich), Amb. Franck (galerie de Dresde). Martin de Vos (musée de Berlin) et M. Charles Jalabert ont représenté la première partie de la scène, celle où le *Christ, marchant sur la mer*, apparaît aux disciples. V. au mot CHRIST la description du tableau de M. Jalabert.

Jésus (IMAGES DE). V. CHRIST.

Jésus et la Samaritaine, tableau de Guido Reni. V. SAMARITAINE.

Jésus-Christ (ORDRE DE LA MILICE DE). Lors de la croisade contre les albigeois, saint Dominique forma, dans le midi de la France, dans le Languedoc principalement, et dans le nord de l'Allemagne, une troupe d'hommes armés qui prit le nom de *milice de Saint-Dominique*. Elle devait employer ses armes pour la défense de la religion, la destruction de l'hérésie et la conservation des droits et des biens de l'Eglise. Les services sanglants que ces chevaliers rendirent furent assez éclatants pour que les papes Innocent III, en 1206, Clément IV, en 1268, Grégoire X, en 1272, Adrien V, en 1280, Clément VII, en 1523, leur accordassent les plus grands priviléges. Pendant des siècles, cette institution subsista, mais changea très-souvent de nom, s'appelant tantôt ordre de la *milice de Jésus-Christ*, tantôt ordre des *gendarmes de Jésus-Christ*, tantôt ordre de *Jésus-Christ*, tantôt ordre du *Christ*, tantôt ordre de *Saint-Dominique et de Saint-Pierre*, puis, enfin, ordre de la *Croix de Jésus-Christ*. Ce fut en 1568 qu'elle prit ce dernier nom, et fut réunie, par le pape Pie V, à la congrégation de Saint-Pierre, qui existe encore. La décoration de l'ordre était une croix noire. En 1815, Ferdinand VII, roi d'Espagne, ordonna que les ministres du saint office portassent toujours les insignes de l'ordre.

Jésus-Christ (ORDRE MILITAIRE DE LA FOI DE), ordre français institué, en 1320, par le pape Léon XII, à Avignon. L'organisation de l'ordre était religieuse et militaire. Les chevaliers, qui devaient, au péril de leur vie, défendre la religion catholique, suivaient la règle de saint Augustin. A la mort de son fondateur, l'ordre disparut. La décoration, en or, représente un chevalier armé de pied en cap, à cheval, la lance enfoncée dans la gueule d'un dragon qui se débat sous les pieds du coursier.

Jésus et Marie (ORDRE DE), ordre de chevalerie militaire et religieuse, dont on attribue l'institution au pape Paul V, en 1615. On ne possède aucun renseignement sur son histoire. Plusieurs écrivains pensent même qu'il n'a existé qu'en projet.

Jésus (ORDRE DU NOM DE), ordre de chevalerie créé, en 1654, par Charles-Gustave, roi de Suède, le jour de son couronnement. Il l'accorda aux principaux seigneurs de sa cour, et s'en déclara grand maître. La décoration, qui consistait en un soleil, ayant au centre, sur champ d'émail, les lettres J. H. S., était portée, par les chevaliers, suspendue à un ruban de moire d'argent; le même soleil était brodé en argent sur le côté gauche de l'habit. L'ordre disparut après la mort de son fondateur.

JÉSUS, fils se Sirach, écrivain juif, né à Jérusalem. Il vivait selon les uns au IIIe siècle, selon d'autres au IIe siècle av. J.-C. Il composa en hébreu le *Livre de l'Ecclésiastique*, que l'Eglise a mis au rang des livres canoniques. Cet écrit, qui n'est point rangé par les juifs au nombre des livres inspirés et que les protestants regardent comme apocryphe, est un recueil de préceptes pour la conduite de la vie, terminé par l'éloge des plus grands hommes de la nation juive. « L'auteur de l'*Ecclésiastique*, dit M. Th. Fritz, a puisé ses apophthegmes, partie dans l'Ancien Testament, surtout dans les *Proverbes*, dont on retrouve dans son livre de nombreuses réminiscences, partie dans d'autres recueils de sentences ou gnomes qui n'existent plus. En outre, il a donné le fruit de ses propres méditations, provoquées par la lecture de l'Ancien Testament. » L'*Ecclésiastique*, dont le texte hébreu est perdu, a été traduit en grec par le petit-fils de Jésus, et plusieurs fois en latin, notamment par Luther. La meilleure édition est celle qu'a donnée Bretschneider (Ratisbonne, 1806, in-8°) en grec et en latin avec notes. D'après quelques auteurs, Jésus, fils de Sirach, fut un des soixante-douze Juifs que Ptolémée Philadelphe chargea de traduire la Bible en grec.

Jésus (COMPAGNIE DE). V. JÉSUITES. On désigne quelquefois sous le nom de *Compagnies de Jésus* les *Compagnies de Jéhu*. V. COMPAGNIE.

JESUS-MARIA (Dominique DE), théologien espagnol. V. DOMINGO.

Jesus-Maria (ORDRE DE), fondé à Rome par le pape Paul V, en 1615, pour soutenir l'Eglise contre les infidèles et les hérétiques. Il s'éteignit peu de temps après sa fondation. La marque distinctive que portaient les chevaliers était une croix à quatre branches et huit pointes, émaillée de bleu et bordée d'or, ayant au centre les lettres J. H. S. en or.

JESUS-DEL-MONTE, bourg de l'île de Cuba, département Occidental, juridiction et à 22 kilom. de la Havane; 2,648 hab.

JET s. m. (jè — lat. *jactus*; de *jacere*, jeter). Action de jeter, de lancer : *Le* JET *d'une pierre. Le* JET *d'une bombe. Le* JET *des dés.*

— Par ext. Emission de rayons : *Un* JET *de flammes. Un* JET *lumineux.*

La flamme en *jets* brillants s'élance dans les airs.
DELILLE.

Liberté, liberté, que ta brûlante haleine
Ressemble aux *jets* divins du splendide soleil!
A. BARBIER.

‖ Mouvement d'un liquide, d'un fluide, qui s'échappe avec force par une ouverture étroite : *Un* JET *de sang. Un* JET *de vapeur. Un* JET *de fumée.*

. . . . Perçant le plomb qui la retient pressée,
L'onde siffle en longs *jets* dans les airs élancée.
DESAINTANGE.

— Fig. Expansion, manifestation soudaine : *Collé, qui était de bonne race gauloise, n'avait ni l'abondance ni le* JET *de verve de Beaumarchais.* (Ste-Beuve.) *Toute parole est nécessairement en équation avec la pensée dont elle est le* JET *et l'expression.* (Lacordaire.)

— *Jet d'une pierre*, Distance égale à l'espace parcouru par une pierre qu'un homme jette de toute sa force : *Ces deux maisons sont situées à un* JET DE PIERRE *l'une de l'autre.*

— *Premier jet*, Première ébauche : *Ne vous arrêtez pas aux défauts de détail; ce n'est là qu'un* PREMIER JET. ‖ *Du premier jet*, Du premier coup, sans qu'on ait été obligé d'y revenir : *J'ai fait cette tirade* DU PREMIER JET. (Acad.)

— *Arme de jet*, Arme propre à être lancée ou à lancer des projectiles avec violence et d'un seul coup : *Le javelot, la fronde, l'arbalète sont des* ARMES DE JET. *L'homme éprouva bientôt le besoin d'atteindre sa proie de loin et de frapper son ennemi sans en être approché; de là l'invention des* ARMES DE JET. (A. Maury.)

— Jurispr. *Jet à la mer*, Action d'un capitaine qui, pour échapper à certains dangers, jette à la mer une partie de la cargaison ou des agrès. ‖ *Jet et contribution*, Perte que doivent subir les chargeurs d'un navire, lorsque le capitaine a été réduit à faire le jet.

— Peint. Vigueur dans la conception, dans la composition : *Ce qu'avait surtout Guérin, c'est le* JET, *c'est la veine, c'est le charme.* (Ste-Beuve.) ‖ Manière de marquer le mouvement, de disposer les plis d'une draperie : *Des draperies d'un beau* JET.

— Fauconn. Menue courroie qu'on met autour de la jambe de l'oiseau : *Otez les* JETS *à cet oiseau.* (Acad.)

— Hydraul. *Jet d'eau*, Filet d'eau, qui jaillit verticalement à une certaine hauteur : *Les* JETS *d'eau de Versailles.*

. . . . Le rapide *jet d'eau*
En diamant liquide inonde les cascades.

‖ Ajutage en cuivre, disposé à l'extrémité d'une conduite.

— Mar. *Ancre à jet*, Ancre légère, qu'on peut, au besoin, élonger avec une embarcation pour se touer : *Une* ANCRE À JET *fut mouillée, et solidement cette fois, à une assez grande distance de la frégate.* (Ch. Deslys.) ‖ *Jet de voiles*, ou mieux *Jeu de voiles*, Appareil complet des voiles d'un navire.

— Navig. fluv. Bois de chauffage jeté à flot ou à bois perdu.

— Pêche. Nom donné à des demi-folles tendues en ravoir. ‖ Action de jeter le filet. ‖ Poisson pris dans un coup de filet.

— Techn. Action d'introduire, de faire couler la matière dans le moule, quand elle est en fusion : *Statue d'un seul* JET. ‖ Nom donné aux petites arêtes que laisse le moule sur la